

Parler dans le désert

A l'hostilité de la ville, il préfère l'hospitalité du désert et son urbanité à ciel ouvert. Observations du paléontologue Patrick Vignaud

Entretien Carlos Herrera

Patrick Vignaud est paléontologue, spécialiste des reptiles. Il a effectué sa thèse sur deux familles de crocodiles du Jurassique qui vivaient dans le Poitou il y a 160 millions d'années. Maître de conférences à l'Université de Poitiers, il participe à la Mission paléoanthropologique franco-tchadienne dirigée par Michel Brunet, directeur du laboratoire géobiologie, biochronologie et paléontologie humaine. Impossible pour Patrick Vignaud de ne pas soumettre la ville aux temps géologiques et de ne pas la comparer au désert.

L'Actualité. – Quel regard portez-vous sur la ville ?

Patrick Vignaud. – Je n'aime pas la ville parce qu'elle est hypocrite. De loin, elle est toujours belle et d'énormes projets sont réalisés pour l'embellir. En fait, j'ai toujours estimé qu'il s'agissait là de cacher la laideur. On cache les gens qui n'ont rien à manger, on cache les vieilles maisons, on ravale, on travaille en surface. Ce côté hypocrite des villes m'est profondément désagréable. Je ne les fréquente que contraint. Les villes me font peur. Je n'y cherche rien. Probablement parce que je n'arrive pas à les décrypter. Les méthodologies d'analyses acquises grâce à mon métier de paléontologue achoppent lorsque je les applique à la ville. Lorsque je me promène dans une ville, je ne sais si je dois ou ne dois pas me réjouir d'y être. Sensations plus brutales encore, en fin d'année, avec les illuminations de circonstance qui semblent des projecteurs braqués dans les yeux des gens, les invitant à regarder devant plutôt que sur les côtés.

Sur quelles villes fondez-vous ces impressions ?

Sur les villes de nos régions qui sont surtout des cités historiques. Certes, elles ont souvent un passé prestigieux, mais voilé. Il se dissimule sous une couche assez laide. C'est le noir, la pollution atmosphérique déposée sur les pierres. Lorsque je travaille dans le désert, il n'y a pas de noir sur

les roches, pas de pollution. La roche brute, je la découvre après un simple coup de pinceau. Ici, pour retrouver la couleur de la pierre brute, il faut force techniques, microsablage, laser, etc., afin de soustraire les quelques microns de salissures résultant des activités humaines. L'apparence de la ville, c'est la crasse. Elle est partout.

Selon vous, l'épaisseur historique d'une ville communément établie sur quelques centaines d'années peut-elle aussi se lire en millions d'années ?

L'histoire d'une ville ne se lit pas sur quelques siècles. Un édifice comme la cathédrale de Poitiers est construit de calcaires datant du Callovien et du Bathonien. Cette pierre, avant d'être anthropisée, c'est-à-dire extraite de la carrière, taillée, transportée, sculptée – et aujourd'hui restaurée – a d'abord une histoire de quelques 160 millions d'années. C'est la richesse de l'histoire géologique, de très loin antérieure à toute vie humaine, qui édifie notre présent. A cette époque du Jurassique, le seuil du Poitou était recouvert par une mer, avec sa faune et sa végétation que l'on retrouve, fossilisées, dans les carrières des environs, notamment aux Lourdines et à Chauvigny. Cet environnement a produit, par sédimentation, cette pierre que l'homme s'est appropriée en l'arrachant à la nature. La pierre des villes, vue sous cet angle, révèle une tout autre histoire et me suggère un tout autre paysage.

Mais la ville n'est-elle pas le lieu privilégié des rencontres ?

Quelles rencontres ? Dans le désert, l'arrivée de l'autre est toujours un événement. D'abord, on le voit venir de loin. Et même s'il ne s'arrête qu'une heure, on a l'impression qu'il est resté huit jours. On sait presque tout de lui. Il a eu le temps de raconter, à toute vitesse, l'essentiel de sa vie, et d'emporter un peu de la nôtre. Dans les villes, il y a foule, mais c'est une addition de solitudes. Il y a plus de communication et de curiosité dans le désert. ■

